

CERCLE D'ETUDES CINEMATOGRAPHIQUES
Saison 2015-2016 – Face aux choix

CÉSAR DOIT MOURIR (CESARE DEVE MORIRE)

de Paolo et Vittorio Taviani – Italie, 2012,

Générique

Scénario : Paolo Taviani et Vittorio Taviani. Photographie : Simone Zampagni. Montage : Roberto Perpignani. Musique : Giuliano Taviani, Carmelo Travia. Décors : Nancy Haig. Costumes : Mary Zophres. Interprètes : Giovanni Arcuri, Cassio Salvatore Striano, Cosimo Rega, etc. Durée : 1h16

Berlinale 2012 - Ours d'or et Prix du jury Œcuménique

Réalisateurs

Réalisateurs et coscénaristes de tous leurs films, Paolo et Vittorio Taviani naissent respectivement en 1929 et en 1931 à San Miniato di Pisa, en Italie. Installés à Pise en 1944, les deux frères étudient l'art et fréquentent le ciné-club, où ils rencontrent Valentino Orsini - artiste, scénographe et critique de cinéma. Abandonnant l'université pour se consacrer à leur vocation – après avoir vu *Paisà* de Rossellini – ils mettent en scène des spectacles de théâtre puis réalisent dès 1954 avec Orsini plusieurs courts métrages documentaires et leur premier long, *Un Uomo da bruciare* (1961). Ces premières expériences, liées à une formation politique de gauche – à la fin des années 40, en Toscane, les liens avec la Résistance et la lutte antifasciste sont encore extrêmement forts – sont à la base de l'œuvre des deux cinéastes.

Après une première phase dans laquelle les cinéastes se confrontent avec un cinéma plus politique - le cinéma de l'Utopie - avec des films comme *I sovversivi*, *San Michele aveva un gallo* ou *Allonsanfàn*, les Taviani se focalisent sur un autre thème qui leur est cher, celui du rapport de l'homme avec la nature. *Padre Padrone* en est le meilleur exemple. Film à petit budget tourné en 16mm pour la télévision, il remporte la Palme d'Or et le Prix de la critique internationale à Cannes (fortement soutenu par Rossellini, Président du jury, peu avant son décès).

A partir des années 80, les Taviani expérimentent de nouvelles techniques de narration, proches du conte et des fables (*La notte di San Lorenzo* - Grand Prix du Jury du Festival de Cannes 1982 -, *Good Morning Babilonia*), toujours avec des références à l'Histoire, collective ou personnelle, et à la littérature (Tolstoï pour *Il sole anche di notte*, Goethe pour *Le affinità elettive*, Pirandello pour *Kaos* et *Tu ridi*, Antonia Arslan pour *La masseria delle allodole*, ou même Shakespeare pour *Cesare deve morire*).

Avec le temps, leur cinéma évolue vers une vision plus pessimiste et sombre. La structure narrative chorale s'aventure parfois vers un regard plus direct et subjectif. D'étape en étape, de film en film, ce qui frappe dans ce parcours de cinquante ans à travers ses constantes et ses expérimentations, c'est sa cohérence, dans une quête perpétuelle de représentation de la réalité à travers ses multiples facettes. Leur dernier film, *Meraviglioso Boccaccio (Contes italiens)* est un brillant hommage au *Décameron*.

Film

Les frères Taviani, au sommet de leur art, réalisent ici un film magistral et universel sur la condition humaine qui renoue le dialogue entre l'Homme et l'Histoire et avec un cinéma qui se définit en tant qu'art collectif.

Dans le film, les détenus d'un quartier de haute sécurité de la prison de Rebibbia à Rome, guidés par le metteur en scène Fabio Cavalli, montent le *Jules César* de William Shakespeare devant la caméra des deux cinéastes. Les prisonniers/interprètes sont, pour la plupart, des condamnés à perpétuité, à l'exception de deux ex-détenus dont Salvatore Striano (Brutus), aujourd'hui devenu acteur professionnel de cinéma et théâtre. Ces acteurs, qui ont tous voulu garder leurs vraies identités face à la caméra, adaptent la pièce et traduisent les dialogues dans leurs propres dialectes. Entre répétitions et représentations, réel et mise en scène, le film - œuvre hybride entre fiction et documentaire et théâtre dans le film - se mêle au vécu de ces hommes. Ils font face à leur condition et les spectateurs (du film et de la pièce) également.

Loin de toute rhétorique, les frères Taviani, maîtres artisans du cinéma italien, renouent ici avec un de leurs thèmes favoris (la théâtralité et le dialogue avec l'Histoire) et nous offrent un film qui, à travers la mise en scène et la construction fictionnelle, interroge et provoque le réel.

Documentaire ?

Le film alterne couleur et noir et blanc. « Cette image très visiblement travaillée n'est que le premier signe que *César doit mourir* n'est pas un documentaire comme les autres. En effet, les frères Taviani ont proposé la pièce, participé à son élaboration à chaque étape, collaboré à la lecture. Proposé aux acteurs de traduire chacun leur rôle dans leur dialecte, pour prêter au texte de Shakespeare les couleurs les plus vives d'une Italie multiple et populaire. Aux yeux d'une certaine école du documentaire, le film irait même à contresens du genre. Loin de respecter vis-à-vis du sujet la distance scrupuleuse que l'on est tenté d'attendre, il assume passionnément la conviction que le regard de l'observateur modifie nécessairement l'expérience. Tout en mettant la pièce en scène, les frères Taviani font de leur film une mise en scène seconde, où chaque cadre est pensé comme un choix théâtral : pour accroître la force dramatique de l'étrange réalité qu'il capte. » (Noémie Luciani, *Le Monde*)

Métamorphoses

On s'en souvient, *La nuit de San Lorenzo* racontait l'histoire d'un massacre perpétré par les Nazis lors de leur retraite face aux troupes alliées, dans le village (imaginaire) de San Martino. Un drame qui s'inspire des faits qui s'étaient déroulés à San Miniato, terre natale des cinéastes, auxquels ils avaient déjà consacré leur premier court métrage. A propos de ce film, Vittorio Taviani disait : « Dans le film, nous n'avons pas raconté les choses telles qu'elles se sont déroulées mais au contraire telles qu'elles se sont métamorphosées dans la conscience des survivants, dans l'imaginaire collectif. Nous n'avons jamais cherché à faire un cinéma qui soit trop lié à l'histoire ou à la chronique. Lorsque nous nous sommes rendu compte que ces événements d'août 1944 s'étaient transformés en cette espèce de tradition

orale, de mythe, de référence à un événement fondamental de la collectivité qu'on peut aujourd'hui se rappeler et raconter aux autres parce qu'il sert à notre conscience d'aujourd'hui, alors nous avons pensé que le film devait être cela.»

Dans *Cesare deve morire*, les frères Taviani retournent à l'origine de leur œuvre, conservant l'essence de leur observation du réel et du pouvoir du cinéma, sublimé par leur autre passion, le théâtre, mais avec des détenus de la prison de Rebibbia dans tous les rôles. Il y en a eu d'autres, de films tournés avec des prisonniers, dans des prisons. Mais *Cesare deve morire* possède à la fois la même grâce, la même magie que *La Nuit de San Lorenzo*. A la fois parfaitement véridique, confondant réel et fiction, pièce et prison, prison et cinéma, dans un échange permanent et bénéfique qui tient de la mythologie. Et si le mot-clé de leur œuvre était justement celui-là ?

Dossier préparé par Frédéric Maire (avec Chicca Bergonzi)